

*Le développement est une opération qui a pour objet de transformer l'image latente en image visible. La surface sensible impressionnée, portant l'image latente, est immergée dans le révélateur pendant une durée déterminée, qui dépend de la composition du bain et de sa température. Les sels d'argent sont réduits par le développateur en libérant l'argent métal qui forme alors l'image visible.*

Assis sur le sofa, il revivait des scènes de son enfance. Il se revoyait jouer à la marelle sur les marbres du musée pendant que sa mère s'extasiait, toujours devant la même passion du Christ tendue sur quinze mètres carrés de toile. Il se voyait lancer un caillou imaginaire jusqu'au ciel, sauter sur la pointe des pieds, et amortir la réception avec ses cuisses pour empêcher ses semelles de claquer trop bruyamment sur les grands marbres des hautes salles. Après avoir atteint le ciel, il jouait au détective. Il s'amusait à suivre sa mère, imaginant qu'elle détenait les clés de l'énigme ; il réalisait alors combien son regard pouvait changer quand il oubliait l'espace d'un instant qu'il était son fils, combien elle devenait belle. Et il s'effrayait de cette métamorphose. Et il admirait ce pouvoir de l'esprit.

Les cloches se chamaillent dans toute la ville mais Ada ne les entend pas. Ada a un rendez-vous galant.

Elle entre dans le café français de Josefov, s'assoit à une table qui fait front au comptoir et commande un café allongé.

Elle est un peu en avance et profite du temps qui lui est offert pour admirer les photographies suspendues aux murs. Son regard est happé par une affiche du *Café de Flore* sur laquelle Apollinaire, élégamment chapeauté, pose entre les tables massives et les banquettes de moleskine rouge. Elle remarque le livre posé ostensiblement devant lui. Elle se souvient encore précisément de quelques grandes lignes d'Apollinaire, vestiges insolubles de ses lectures adolescentes : *Tu es dans le jardin d'une auberge aux environs de Prague tu te sens tout heureux une rose est sur la table*. La permanence de cette phrase fait sourire Ada. Elle pense aux heures qu'elle a passées à apprendre le français, à la difficulté de prononcer les "r" et les "on", à la beauté du mot "ciel", aux voyages d'Apollinaire, elle pense aussi au hasard de sa rencontre, elle se dit qu'il s'en est fallu d'un rien qu'elle n'aille pas à l'institut français hier, elle se dit que ça devait être comme ça, que les miracles existent. Sa rêverie est interrompue par l'entrée d'un groupe de travailleurs. Les clients emplissent peu à peu les tables qui l'entourent, puis c'est le va-et-vient quotidien qui balise le temps. Elle réalise alors à quel point les mouvements des autres la figent sur sa chaise et la clouent dans son attente. Elle est impatiente. Elle cherche un réconfort dans les yeux d'Apollinaire qui est assis seul, comme elle, et la regarde presque.

Il entre. Un liquide inconnu parcourt tout son corps, ça part du bas puis de

proche en proche remonte le long de ses jambes, de sa colonne vertébrale pour venir se loger dans sa nuque blanche. C'est un doux vertige comme lorsqu'elle se lève trop vite du bain lorsque l'eau coule tout le long de son corps, que ses paupières se ferment de l'intérieur, que sa tête cogne contre le carrelage bleu ou blanc des murs; elle attend comme ça que tout revienne s'agrippant à la seule chose qui la relie au monde: le clapotement des dernières gouttes d'eau qui se jettent irrégulièrement dans le fond du bain. Il s'assoit et lance quelques excuses. Une musique familière se joue dans la cage de son crâne. Elle tord de ses doigts de pluie le papier qui servait d'emballage aux petits carrés de sucre. Elle ne voit plus ce que ses yeux voient ou alors quelqu'un presse du blanc et du noir à paillettes devant elle. Elle sent le papier entre ses doigts, une planche sous ses fesses, et un morceau de sol arraché sous les pointes de ses pieds. Quelqu'un sourit devant elle. Puis la musique s'arrête. Elle retrouve peu à peu ses sens, le ronronnement de la machine à café, les tasses et les cuillères qui rebondissent contre le fond de l'évier, le groupe de travailleurs, l'affiche du *Flore* et lui.

– Tu es belle, Adélaïda.

*Un soir de 1347, alors que le soleil se couchait sur les eaux gelées de la Vltava, Charles IV était à sa fenêtre en compagnie de son astrologue. Tous deux s'extasiaient devant la*

*beauté du spectacle. "Libuše a prédit la gloire de Prague", annonça Charles. "Mais je veux la rendre encore plus belle pour en faire le plus beau joyau du monde. Toi qui lis le futur des hommes dans les étoiles, dis-moi ce que tu vois là-haut de l'avenir de Prague", demanda l'empereur à l'astrologue. Ce dernier hésita à répondre. Je suis ton serviteur, et je le ferai de bonne foi, mais j'y vois quelque chose de plus que la prédiction de Libuše et ton propre souhait". "Parle, je t'en prie", répondit Charles. "Eh bien, j'ai regardé les étoiles et il est écrit qu'un grand feu condamnera à mort tous les habitants de Malá Strana et réduira le quartier en cendres. Mais ce n'est pas tout, les eaux envahiront Staré Město qui sera elle aussi détruite".*

Les lumières et les ombres du Château. Lentement. Ada se laisse déshabiller.

Il a vidé ses poches sur la table avant de sortir. Quelques tickets de métro, un déclencheur souple et un petit carnet en cuir mauve qu'un ruban traverse à la troisième page. Il a posé le carnet en évidence tout en regardant Ada comme pour l'inviter à l'ouvrir. Ada l'a regardé sans rien dire puis l'a accompagné jusqu'à la porte, l'embrassant longuement avant de le laisser sortir. Elle a toujours rêvé de faire cela : accompagner un homme jusqu'à la porte et l'embrasser. Elle l'a tellement lu dans les romans. Elle l'a tellement vu dans ses rêves.